

notre vie. Ce n'est que dans le Midi qu'on retrouve encore l'écho des bons vieux temps classiques. Les anciens Arabes ont semé en quelques sortes des oasis dans la suite des âges ; nous voyons encore les restes de leurs rêves pétrifiés et comme cristallisés à Séville, à Grenade, au Caire, à Damas.

» L'harmonie des jouissances entendues dans un sens élevé, suppose la fleur de tous les arts, les lignes heureuses de l'architecture, les riches couleurs de la peinture, les nobles formes de la sculpture, les plus doux accents de la musique. Elle fond tout cela avec les parfums de la nature, avec les avantages d'un climat et d'un siècle privilégiés, avec tout ce qui flatte les sens sans les troubler, avec tout ce qui embellit l'existence et raffine l'esprit. C'est ainsi que se forment les talents, que l'esprit devient créateur et que le cœur sait trouver la poésie et les chants. »

Voilà en peu de mots quelles sont les pensées de l'Empereur sur le vrai et sur le beau. Étudions maintenant ses idées en général sur les hommes et sur les choses.

III

MAXIMILIEN MARIN, OBSERVATEUR, PHILOSOPHE,
BIBLIOPHILE ET CHRÉTIEN

Je vous ai parlé de Maximilien, voyageur, homme de lettres et critique d'art.

Causons du marin, de l'observateur, du philosophe, du poète, du bibliophile et du chrétien.

L'empereur aimait à nous citer souvent ces mots anglais :

—*Take it coolly.*

Il en avait fait sa devise particulière. En aucune circonstance il ne l'a démentie. Il se plaisait à la répéter à son équipage quand il était dans la marine autrichienne. Les loups de mer étaient ses hommes. Il les aimait comme on aime sa famille.

Un jour, en parlant d'eux, il disait :

—« Le vrai matelot a raison d'être fier. Le monde lui appartient, l'océan est sa patrie :

son esprit ne connaît d'autres bornes que celles du vaste globe. Il a droit de cité dans tous les pays de la terre, il est reçu partout en ami ; et pourtant il est partout dans sa patrie, car son vaisseau en est une portion et lui sert jusqu'aux antipodes de forteresse puissante et redoutée. En lutte incessante avec les éléments, environné de dangers continuels, il acquiert le sérieux et l'énergie du caractère ; élevé au sein des privations, il reste enfant en quelque sorte, et il jouit des moindres choses avec candeur et naïveté.»

Le capitaine de vaisseau anglais est pour cet amiral autrichien un des modèles du marin :

—« Dans les petites marines, principalement dans celles qui sont encore en voie de formation l'on se fait une idée tout à fait fautive du capitaine tel qu'il se comporte en réalité dans les grandes marines. Le capitaine anglais est le souverain de son vaisseau. C'est lui qui le conduit en mer, le fait rentrer dans le port où le mène au combat ; il regarde ses sujets d'un œil de maître. Pour les affaires secondaires, il a

ses organes, ses mandataires qu'il laisse agir selon son grade, et il reste souvent des jours entiers s'en se montrer sur le pont : un long apprentissage et une longue pratique lui donnent la ferme assurance que le service se fait ponctuellement et sévèrement comme il doit être fait. Il n'apparaît que dans les grandes circonstances pour fonder la réputation de son vaisseau par de brillantes manœuvres ou par la victoire, ou encore comme un *Jupiter tonnans* pour répandre autour de lui la terreur et le respect. Les autres ont à s'occuper de choses moins importantes.

« Dans les marines en voie de formation, au contraire le capitaine est tout : Il est le génie universel, le secours indispensable dans les moments difficiles, le factotum en activité perpétuelle. Il doit commander et exécuter à la fois : il doit monter le quart lui-même bien qu'il ait sous ses ordres de nombreux officiers, sans quoi sa propre vie et celle de l'équipage ne serait pas en sûreté. Il doit faire le maître d'école pour la jeunesse et le geôlier pour les mutins : il doit faire lui-même la ronde et s'assurer que

ses ordres sont réellement exécutés. Il doit en personne envoyer de tous les coins du vaisseau l'équipage à la manœuvre : il doit être le surveillant et à la place des cadets hisser les signaux de sa propre main. Mais le pire inconvénient d'un tel état de chose est que, avec le temps, capitaine et officiers s'y accoutument ; que le capitaine n'a jamais confiance en ses officiers, et que ceux-ci naturellement n'acquièrent jamais cette confiance en soi-même si nécessaire au marin. Ils se laissent bientôt aller à la paresse inhérente à l'humaine nature, et se trouvent heureux de se décharger du fardeau de la responsabilité sur les épaules de leur chef. Insensiblement, celui-ci de son côté, trouvera plaisir à s'occuper des détails insignifiants, et toujours prêt à se louer lui-même, il n'aura que des paroles chagrines sur l'impéritie des officiers et des cadets. Mais comment ceux-ci peuvent-ils apprendre quelque chose, quand on ne laisse aucun jeu au développement de leur spontanéité et qu'on ne le mesure pas aux progrès de leur éducation ? C'est une nécessité désolante que chez les petits, tout soit petit fatalement.»

Maximilien aimait son équipage et il savait s'en faire aimer. En 1853 il commandait la *Minerve*, sur les côtes de l'Albanie. Un de ses matelots, Marco Rugger, tombe tout-à-coup à l'extrémité.

Que disent à ce propos les mémoires du futur empereur ?

« L'équipage s'était groupé, par un mouvement de sympathie autour du moribond. Je demandai que quelqu'un commençât les prières des agonisants ; mais personne n'en eut le courage. Dans notre siècle, on se sent aux heures solennelles pris d'un embarras étrange. La religion est devenu un objet incommode ; c'est un feu qui brûle encore mais qui ne réchauffe plus. Je vis le cercle demeurer muet et honteux autour de moi. Le moment important d'où dépend le salut peut être perdu par légèreté. Je ne réfléchis pas longuement : en un instant je descendis dans ma cabine et je rapportai un fragment de la vraie croix avec mon livre de prières. Je fis assujettir la précieuse relique sur le hamac ; moi-même je m'agenouillai auprès du moribond.

Cet acte rompit le charme jeté par le mauvais esprit, et bientôt un chœur de pieuses prières s'éleva pour le salut de la pauvre âme. Au moment où les derniers rayons du soleil nous éclairaient par les ouvertures de l'avant, mon jeune matelot expira. La cloche du vaisseau fit entendre un glas funèbre, et la nuit qui tombait étendit paisiblement son linceuil sur celui qui n'était plus.

« Je n'avais encore vu mourir personne. Il me fallut faire un effort extraordinaire pour rester jusqu'au dernier moment. Mourir me sembla alors beaucoup plus facile que je ne me l'étais figuré. La mort de Rugger fut solennelle, et grâce à Dieu, édifiante. Je vis des larmes dans les yeux de nos jeunes officiers. D'ordinaire ils ne pensent guère à ces choses là. Cette grave leçon fut salutaire à moi-même et à tous. Dans le cours de la soirée, les matelots me demandèrent encore—ce qui me causa un vif plaisir—la permission de dire le chapelet en commun auprès du défunt. Avant minuit le cercueil fut prêt ; on le descendit lentement dans ma baie-

nière ; les rames se mirent en mouvement. Appuyé sur la lisse de plat bord, j'entendis longtemps dans le silence de la nuit la chaloupe ramer vers la falaise. Le corps fut déposé dans une petite chapelle où il fut confié à la garde de la population catholique de la côte.

« Je priai encore, car il convient à celui qui voit sa famille éprouvée de se tourner vers son Dieu. Ce Dieu n'est pas sourd aux prières de ceux qui ont une foi inébranlable en sa toute puissance, et une supplication filiale a toujours soulagé l'âme du fardeau qui l'oppressait. Il n'y a que le libre penseur dont l'orgueil refuse de s'incliner..... jusqu'à l'heure de la mort ; mais ce moment suprême apprend même à un Voltaire à bégayer des prières et à chercher en tremblant des consolations. »

Maximilien pratiquait depuis sa plus tendre enfance les idées saines et pieuses.

Pendant ses courses à travers le monde il eut occasion d'étudier certaines questions sociales

qui assombrissent de plus en plus, aujourd'hui, l'avenir du travail et de la famille.

A Valence il visite une manufacture de soie fort importante.

« Je ne trouve rien au monde, dit-il, de plus ennuyeux qu'une fabrique : tout y marche dans un cercle mathématiquement compassé ; tout y est calculé à la seconde, et le génie de l'homme prouve par ses monstrueuses inventions combien il est facile de se passer de cette intelligence qui se rencontre chez les classes ouvrières. Les travailleurs sont transformés en machines inertes. Nous vivons actuellement dans une période malheureuse, dans la période de la crise : l'idée nouvelle de la nécessité des fabriques n'a pu encore se naturaliser parmi nous ; l'équilibre ne s'est pas encore établi. L'ancien état de chose lutte avec le nouveau, et il manque au nouveau une base nécessaire que le temps seul peut donner. Quand la période des fabriques aura son histoire et son expérience acquises, c'est alors seulement que, grâce aux tempéraments qu'on y apportera, leur utilité se démontrera d'elle-même

aux générations à venir. Mais à ce quoi je ne puis encore m'habituer c'est à voir un riche fabricant produire en masse ce qui satisfait le luxe effréné des riches et solliciter leur amour pour le faste, tandis que les ouvriers qu'il exploite, véritables serfs assujettis à la tyrannie de son capital, ne sont plus que des ombres de créatures humaines. Elles travaillent avec une régularité mécanique, et dans l'hébêtement de leur âme elles offrent leur corps épuisé en sacrifice à son sac d'écus pour apaiser les besoins de leur estomac. L'ingénieuse invention d'une machine ne saurait me faire oublier mes semblables. Je ne suis pas pour cela assez fier d'appartenir à la génération présente ; je ne suis pas assez égoïste dans mon admiration pour ce qu'on appelle le génie de notre siècle. Une fabrique me fait toujours éprouver un sentiment de malaise. Je ne parle pas bien entendu de celle où l'homme conserve sa spontanéité, et peut tirer parti de son intelligence ; mais, devant les résultats purs du soi-disant génie industriel, je tombe dans une sorte d'hébêtement et dans un immense ennui. Toutes ces belles choses me font l'effet de n'avoir

été créées que pour le moment. Nous vivons dans le siècle de la hâte, et c'est pour ce besoin de l'époque qu'on a inventé les fabriques.

« C'est un prolétariat. L'homme y est rabaisé par l'influence des machines à la condition de l'animal dénué de volonté. La vapeur travaille suivant les principes mathématiques ; l'homme n'est plus qu'un accessoire. Son action est enfermée dans des limites aussi étroites que le va-et-vient d'une navette. Il ne conduit plus rien. Il n'est plus là que pour boucher les trous dans le travail des roues qui marchent d'elles-mêmes. A force de se rompre à cette routine, son intelligence finit par s'émousser. Cet état n'est qu'un raffinement de l'esclavage. Il y a un abîme entre la caste de l'intelligence qui invente les machines, les monte, les met en mouvement, et la masse innerte, demi-affamée des bouchetrous. Une fois entrés dans ce rouage, ils transmettent la malédiction qui pèse sur eux à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants. »

Mais remettons-nous en route. Nous sommes au Brésil. L'illustre voyageur voit un jour la

foule se ranger respectueusement devant le passage rapide d'un palanquin.

Ecoutez cette page.

« Chacun se demande.—Qu'est-ce ?

« C'est un riche Brésilien qui s'en va faire la sieste. Un instant après, il repose au milieu de ses trésors, et s'endort dans son hamac élégant, sous sa froide véranda où pénètre la brise de mer. De fidèles esclaves l'entourent : il sommeille doucement et sans mauvais rêve. Si vous voulez savoir comment il est parvenu à la richesse, comment il a rassemblé les millions qui lui font un oreiller si commode, vous avez facilement la réponse en pleine rue. C'est par le commerce de la chair humaine, par le trafic des noirs fait sur une échelle gigantesque, ou par la fabrication de la fausse monnaie. Cet homme n'en est pas moins un personnage très honorable ; il aura quelques beaux titres de noblesse : il va à la cour. Il dort aussi paisiblement que les saints au paradis. Et pourquoi ne dormirait-il pas ? La notion de la conscience est tout-à-fait absente

sous le ciel des tropiques : sous ce climat d'une éternelle douceur, ce degré de sensibilité morale paraît être inconnu. La conscience faisant défaut, il ne saurait y avoir de religion véritable, et naturellement le besoin ne s'en fait pas sentir. Mais ce que ces nababs du Brésil ne peuvent supprimer, c'est l'expression féroce de leur yeux noirs, sombres, toujours en quête de quelque chose : on ne peut les regarder sans éprouver un sentiment d'horreur, une sorte de frisson.

« Il y a proprement quatre facteurs — trois d'entre eux sont négatifs—dont les influences diverses et combinées concourent à détruire au Brésil le lien domestique et social :

—« L'absence de la maison patriarcale, héréditaire, solidement constituée et cohérente, dans laquelle les générations successives poursuivent leur existence avec les mêmes principes et les mêmes mœurs :—l'absence complète de l'idée et du sentiment de la conscience, effet inévitable d'un climat toujours égal, de la richesse d'une nature exhubérante, ce qui entraîne à son tour le troisième point : l'absence absolue de cette base

religieuse qui fait que l'homme aspire à quelque chose de supérieur à la simple nature ; mais justement le malheur a voulu qu'ici la nature fut trop belle : quatrièmement enfin la plaie hideuse et à jamais flétrissable de l'esclavage, cette plaie qu'il est du devoir de tout honnête homme de combattre par la parole et par les actes, à quelque condition sociale et à quelque pays qu'il appartienne.

« Or l'esclavage suppose et engendre à son tour les trois vices précédents.

« Comment donc la prospérité d'une maison pourrait-elle subsister à côté de cette institution désastreuse ? Comment une conscience humaine pourrait-elle se former là où il y a des hommes hors la loi, et où des êtres qui ont une âme sont asservis à l'arbitraire et aux caprices d'autres êtres, leurs semblables ?

« La religion n'est-elle pas une dérision, une pure comédie là où le blanc s'arroge le droit de traiter l'image du Créateur comme une bête de somme, ou plutôt comme une chose ? Comment peut-il tenir une religion pour véritable et même